UN PRÉCURSEUR

DE

LA LUTTE ANTI-TUBERCULEUSE MODERNE

PAR

A. CHAUFFARD
Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris

Extrait

du Livre Jubilaire du Prof^r J. Teissier

LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—

1910

UN PRÉCURSEUR

DE

LA LUTTE ANTI-TUBERCULEUSE

MODERNE

PAR

A. CHAUFFARD
Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris.

Extrait du *Livre Jubilaire* du Professeur J. Teissier

LYON

A. REY & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS DE L'UNIVERSITÉ

4, rue Gentil, 4

—

1910

UN PRÉCURSEUR

DE

LA LUTTE ANTI-TUBERCULEUSE MODERNE

Depuis les immortelles expériences de Villemin, complétées par la découverte de R. Koch, la question de la tuberculose s'est singulièrement modifiée et agrandie, et nous ne pouvons plus nous contenter de l'envisager comme l'ont fait nos devanciers.

Pendant de longues années, tout le drame médical s'est joué exclusivement entre le phtisique et le médecin qui le soignait; tout l'effort de celui-ci se concentrait sur l'étude du cas individuel, pour aboutir à un diagnostic exact et complet, puis à l'institution du traitement le meilleur que comportait l'état de la science. Cela fait, tout le devoir médical paraissait rempli.

Du jour où l'inoculabilité de la phtisie devint prouvée, tout changea de face, et le problème de la prophylaxie passa au premier plan des espérances médicales. Le phtisique cessa d'être un malade isolé, étudié et soigné pour lui-même seulement; il devint une unité dans la grande masse des cas similaires, pouvant être relié aux autres hommes par les plus redoutables échanges pathogéniques, et on dut considérer chaque cas comme *la localisation individuelle d'une maladie du corps social.* Dès lors, s'organisa peu à peu, par l'effort méthodique et chaque jour plus complet des collectivités médicales, l'œuvre de *la lutte anti-tuberculeuse.* Elle nous promet, pour un prochain avenir, les plus beaux succès.

Mais de quand et de qui date la notion de cet effort nécessaire à accomplir? Quel médecin a eu le premier conscience de la voie nouvelle dans laquelle il fallait engager l'étude de la tuberculose?

Peut-être a-t-on oublié ou sait-on trop peu que c'est à *Louis* que revient, dans notre histoire médicale, ce très grand honneur.

Le nom de Louis éveille, en phtisiologie, le souvenir d'un investigateur patient et minutieux, qui sut continuer dignement l'œuvre du grand Laënnec, et étudier avec la même précision les lésions et les symptômes de la phtisie. La *loi de Louis* est restée classique, affirmant la préexistence et la prédominance des lésions pulmonaires chez les tuberculeux âgés de plus de quinze ans.

Louis n'a, cependant, pas été seulement l'anatomo-pathologiste et le clinicien éminents que l'on connaît; il a vu et visé plus haut, il a été le précurseur de l'École moderne, le premier apôtre de la croisade antituberculeuse; mais l'heure n'était pas venue, et son appel n'a été que la *vox clamantis in deserto*. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler ces pages si peu connues aujourd'hui.

La première édition des *Recherches anatomiques, pathologiques et thérapeutiques sur la phtisie* date de 1825. Basée sur l'étude détaillée de cent vingt-trois cas, elle ne vise qu'à compléter l'œuvre toute récente de Laënnec.

Quelques années plus tard, en 1843, paraît la seconde édition, et c'est dans l'*Avertissement* qui la précède que Louis expose ses idées actuelles sur l'avenir des études phtisiologiques.

A mesure, dit-il, que la phtisie est mieux connue dans ses lésions, dans ses symptômes, dans son évolution, « l'esprit se sent plus libre, l'horizon s'agrandit, et aujourd'hui l'attention des médecins commence à se diriger plus particulièrement vers l'étude des causes et du traitement de la phtisie, de cette affection qui est réellement la plus grave du cadre nosologique, qui fait le plus de victimes, et qu'on peut dire, sans exagération, le plus cruel ennemi du genre humain ».

Ainsi, recherche des causes et du traitement, voilà le but. Mais comment y atteindre?

Ici l'effort individuel ne suffit plus, il reste trop au-dessous de la grandeur d'une pareille tâche, et voici ce que demande Louis : « Il ne faudrait rien moins, si je ne m'abuse, que les efforts réunis d'un grand nombre de médecins placés dans des circonstances différentes; de ceux qui ne sont pas attachés à quelque grand établissement public, de ceux qui en sont chargés, des médecins de l'armée de terre et de mer; en un mot, il faudrait une *véritable croisade*, et l'expression n'a rien d'exagéré, car il s'agit du plus cruel ennemi du genre humain et de trouver les moyens de le combattre avec succès. »

Comment ne pas être frappé de l'accent tout moderne de ce mot de croisade, si expressif, si fervent, pourrait-on dire?

Ces médecins, ainsi ligués contre la tuberculose, devront s'astreindre

à une enquête complète sur leurs malades : origine et hérédité, éducation, genre de vie, habitat, profession, santé des autres membres de la famille, etc., tout cela doit être noté avec la plus grande précision. Si la maladie s'arrête dans sa marche, il faut « redoubler d'attention et rechercher avec le plus grand soin les circonstances qui ont accompagné la maladie dans son cours, et surtout à l'époque à laquelle elle a paru s'arrêter ; car si l'on parvenait à connaître avec quelque précision ces circonstances, et s'il était au pouvoir des médecins de les reproduire, le traitement curatif de la phtisie serait trouvé ».

En continuant la lecture de ce si curieux avertissement, nous arrivons à un paragraphe qui étonne encore plus, et où nous voyons Louis proposer et demander une mesure préventive, un progrès qui vient à peine aujourd'hui d'être réalisé : *la fiche médicale du soldat.* « Au moment, dit-il, de son entrée au régiment, chaque soldat serait examiné avec soin, sa poitrine explorée minutieusement, son histoire médicale faite très en détail et avec beaucoup d'exactitude, afin de pouvoir déterminer un jour avec précision, dans le cas où un soldat tomberait malade et viendrait à éprouver quelques symptômes du côté de la poitrine, si ces symptômes tiennent à quelque affection ancienne, ou si la lésion à laquelle ils se rattachent est tout à fait nouvelle. » Ainsi se trouve nettement posée par Louis cette question, si grave en phtisiologie militaire, la distinction des tuberculoses *importées* à la caserne et de celles qui y sont *contractées*.

La même enquête devrait être faite dans l'armée de mer.

Sans doute, de telles recherches, conduites avec cet esprit de minutieuse précision, sont bien difficiles à réaliser, mais elles deviennent nécessaires, et « l'étude de la phtisie, celle de ses causes et de son traitement, ne sauraient faire de notables progrès sans de grands travaux d'ensemble ». C'est « par l'association » qu'il faut marcher aux nouvelles conquêtes.

Bien plus, Louis, se rappelant peut-être ses années de séjour en Russie et sa mission à Gibraltar en 1828 avec Chervin et Trousseau pour l'étude de la fièvre jaune, propose l'institution de *médecins voyageurs* qui iraient étudier sur place la marche et le traitement des maladies graves, en se mettant en rapport avec les médecins de la ville ou de la contrée visitée. C'est bien là le but et l'idée des missions médicales scientifiques qui ont atteint de nos jours une si grande importance.

Resterait à chercher les conditions possibles de réalisation de ce beau programme, et ici Louis n'apporte pas de propositions fermes ; il se borne à supposer que les appuis officiels nécessaires ne feraient pas

défaut : « je ne chercherai pas, dit-il, comment l'association devrait être organisée ; je crois seulement que l'organisation de cette association ne présenterait pas, avec l'aide du gouvernement, d'extrêmes difficultés ».

Telles sont les idées, si hardiment novatrices, que Louis soutenait en 1843, en plein règne de la médecine organicienne, et à une époque où les travaux de détail étaient certes plus en faveur que les idées générales. Et c'était lui, Louis, l'homme des faits et des chiffres, l'inventeur de la méthode numérique, qui s'élevait si haut au-dessus des idées de son temps, et savait si clairement prévoir et montrer du doigt les progrès futurs !

Mais l'heure n'était pas venue, et pour voir renaître ce programme du travail collectif, de l'association pour la *croisade anti-tuberculeuse*, de l'enquête méthodique poursuivie dans tous les milieux, de la fiche médicale individuelle du soldat, il fallait que, bien des années plus tard, les découvertes mémorables de Villemin, puis de Koch, vinssent dessiller tous les yeux et susciter toutes les ardeurs.

Cette fois encore la France fut, comme elle l'est presque toujours, la grande initiatrice.

En 1888, le professeur Verneuil fondait l'*Œuvre de la tuberculose,* en même temps que s'organisait, sous la présidence du professeur Chauveau un *Congrès pour l'étude de la tuberculose chez l'homme et chez les animaux.* Dès lors, l'impulsion était donnée et, en 1891, 1893, 1898, se succèdent des Congrès français, et le professeur Armaingaud, de Bordeaux, crée la *Ligue Française contre la tuberculose.*

Et cependant, malgré ces initiatives clairvoyantes et généreuses, les moyens d'action restaient bien faibles, le grand public, médical et non médical, n'avait pas encore compris la nécessité et la grandeur de l'effort collectif que demandait une lutte efficace contre la tuberculose. Il restait à faire le pas décisif, à montrer que la question de la tuberculose, purement *médicale* à ses débuts, puis devenue *nationale* par l'initiative française, devait grandir encore pour se faire *mondiale.* Cette fois, c'est le gouvernement allemand qui s'adressait aux gouvernements étrangers et les invitait à se faire représenter à un *Congrès pour la lutte contre la tuberculose, maladie endémique.*

Enfin, en 1901, était fondée à Berlin la *Conférence internationale de la tuberculose*, dont les assises ultérieures devaient prendre l'importance que l'on connaît.

Quel chemin parcouru depuis l'époque où Louis trouvait si peu d'écho dans le monde médical! Et combien ce grand phtisiologue serait heureux s'il pouvait voir adoptées et codifiées ces idées si largement

novatrices qu'il avait été le premier à concevoir ! Mais, pour arriver au but entrevu et désiré on avait dû parcourir de bien longues étapes; il avait fallu que Villemin nous donnât la démonstration expérimentale de l'inoculabilité de la tuberculose, qu'il affirmât la nature virulente de la maladie ; que Koch, complétant cette découverte première, nous fît voir le bacille pathogène et nous apprît à le déceler dans les tissus et dans les humeurs. Il fallait aussi que l'œuvre grandiose de Pasteur eût rénové toute la pathologie infectieuse, et triomphé de toutes les résistances doctrinales.

Alors, l'heure était venue où le vœu de Louis pouvait être réalisé. Sa parole était oubliée, parce qu'elle avait été prononcée trop tôt ; mais, n'est-il pas juste de la faire revivre aujourd'hui, et d'appeler à un honneur bien tardif le grand médecin qui a su prévoir l'avenir et mérite d'être appelé le précurseur et le premier apôtre de la croisade anti-tuberculeuse moderne !

A Chauffard